

Études littéraires africaines

La Seconde Guerre mondiale, la guerre de l'Autre ? Le conflit mondial dans la littérature arabe (Égypte et Soudan)

Xavier Luffin



Numéro 40, 2015

Retentissement des Guerres mondiales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035984ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035984ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Luffin, X. (2015). La Seconde Guerre mondiale, la guerre de l'Autre ? Le conflit mondial dans la littérature arabe (Égypte et Soudan). *Études littéraires africaines*, (40), 111–123. <https://doi.org/10.7202/1035984ar>

Résumé de l'article

Si la Seconde Guerre mondiale est présente dans la littérature arabe, elle y apparaît toutefois autrement que dans la littérature occidentale, parce qu'il s'agit d'un conflit dont les acteurs principaux sont essentiellement européens, mais aussi parce que, parmi ces acteurs, certains – en l'occurrence la Grande-Bretagne, la France et l'Italie – occupent une partie du monde arabe.

Le conflit marque par exemple l'oeuvre de Naguib Mahfouz, notamment dans *Le Jardin du passé*. Cinquante ans plus tard, il figure aussi dans le roman d'un écrivain soudanais, 'Adil Sa'ad Yusuf. Si les deux romans présentent bien des points communs, dus notamment à un voisinage culturel et à une occupation britannique commune, le fait notamment que le Soudan a été dominé aussi par l'égypte confère au concept d'impérialisme une dimension particulière.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE, LA GUERRE DE L'AUTRE ? LE CONFLIT MONDIAL DANS LA LITTÉRATURE ARABE (ÉGYPTE ET SOUDAN)

RÉSUMÉ

Si la Seconde Guerre mondiale est présente dans la littérature arabe, elle y apparaît toutefois autrement que dans la littérature occidentale, parce qu'il s'agit d'un conflit dont les acteurs principaux sont essentiellement européens, mais aussi parce que, parmi ces acteurs, certains – en l'occurrence la Grande-Bretagne, la France et l'Italie – occupent une partie du monde arabe.

Le conflit marque par exemple l'œuvre de Naguib Mahfouz, notamment dans *Le Jardin du passé*. Cinquante ans plus tard, il figure aussi dans le roman d'un écrivain soudanais, 'Adil Sa'ad Yusuf. Si les deux romans présentent bien des points communs, dus notamment à un voisinage culturel et à une occupation britannique commune, le fait notamment que le Soudan a été dominé aussi par l'Égypte confère au concept d'impérialisme une dimension particulière.

ABSTRACT

Though many Arab novelists have written about World War II, the conflict is generally depicted in a different way from that which is found in Western literature, because the main actors of the war were European nations, but also because at the time some of these nations – namely Great Britain, France and Italy – occupied the Arab world.

Naguib Mahfuz' Sugar Street for instance takes place in Cairo during World War II. Fifty years later, the conflict also appears in a Sudanese novel written by 'Adil Sa'ad Yusuf. Both novels share many common features, because of their cultural vicinity as well as their common political fate (Egypt and Sudan were both occupied by the British). However, the role of Egypt in Sudanese politics offers another point of view on the idea of imperialism.

*

Nombreux sont les auteurs arabes, en Afrique du Nord comme au Proche-Orient, à avoir écrit sur la période de la Seconde Guerre mondiale telle qu'elle fut vécue dans cette partie du monde. Le fait qu'à l'époque la quasi-totalité des pays arabes étaient sous domination coloniale européenne – essentiellement britannique et fran-

çaise, mais également italienne – confère néanmoins à cet événement majeur une dimension différente de celle que l'on peut trouver sous la plume des auteurs occidentaux. En effet, il s'agit de décrire des événements dont les acteurs principaux sont des nations occidentales, notamment celles qui occupent le monde arabe, lequel se trouve en quelque sorte l'otage de ces événements. En outre, la guerre commence « ailleurs » géographiquement, puisque les colonies françaises et britanniques seront touchées par la guerre après l'Europe. Les auteurs opèrent donc généralement une certaine distanciation par rapport à un conflit qui ne semble pas être le leur.

Pour illustrer cela, nous allons étudier deux romans, l'un égyptien et l'autre soudanais. Le premier est *al-Sukkariyya* (*Le Jardin du passé*), du célèbre auteur Naguib Mahfouz, publié au Caire en 1957¹. Le second est *Atbara, Khâsirat an-nahâr* (*Atbara, la ville du jour*) de 'Adil Sa'ad Yusuf, publié en 2013 à Omdourman².

Du Caire à Atbara

Naguib Mahfouz fut un écrivain prolifique, auteur de romans mais aussi de recueils de nouvelles. Plusieurs de ses œuvres se déroulent au Caire durant la Seconde Guerre mondiale, comme *Khan al-Khalîlî*³ (*Le Cortège des vivants*), publié en 1946, *Zuqâq al-Midaqq* (*Le Passage des miracles*), publié l'année suivante⁴, ou encore le roman susmentionné, *Le Jardin du passé*. Notons que d'autres auteurs égyptiens ont également pris la Seconde Guerre mondiale comme toile de fond de leur roman, l'un des plus célèbres étant Ibrahim 'Abd al-Majid, l'auteur de *La ahad yanâm fi-l-Iskandariyya*⁵ (*Personne ne dort à Alexandrie*), qui se passe cette fois à Alexandrie et non dans la capitale égyptienne.

¹ MAHFUZ (Najib), *Al-Sukkariyya*. Le Caire : Maktabat Misr, 1957, 396 p. Nous utilisons dans cet article la traduction française de Philippe Vigneux : MAHFUZ (Naguib), *Le Jardin du passé*. Paris : Lattès, 1989, 369 p. (dorénavant abrégé en JP). Traduction anglaise par William M. Hutchins, Olive Kenny et Angele Botros Samaan : MAHFUZ (Naguib), *Sugar Street*. New York : Doubleday, 1992, 308 p.

² SA'AD YUSUF ('Adil), *Atbara, khâsirat al-nahâr*. Omdourman : Markaz Mirghanî, 2013 (dorénavant abrégé en AVJ).

³ MAHFUZ (N.), *Khân al-Khalîlî*. Le Caire : Maktabat Misr, 1946 ; traduction française de Faïza Ladkany : MAHFUZ (N.), *Le Cortège des vivants*. Arles : Actes sud, 1999, 416 p.

⁴ MAHFUZ (N.), *Zuqâq al-Midaqq*. Le Caire : Maktabat Misr, 1947 ; traduction française d'Antoine Cottin : MAHFUZ (N.), *Le Passage des miracles*. Paris : Sindbad, 1999, 315 p.

⁵ 'ABD AL-MAJID (Ibrahim), *La ahad yanâm fi-l-Iskandariyya*. Le Caire : Dâr al-hilâl, 1996, 471 p.

Le Jardin du Passé est le troisième et dernier volume de la célèbre Trilogie du Caire ; il constitue donc la suite de *L'Impasse des deux palais* et du *Palais du désir*, publiés respectivement en 1956 et en 1957. Cette immense fresque familiale retrace le destin d'une famille bourgeoise de commerçants du Caire, entre 1917 et 1944 ; elle montre au lecteur l'évolution de la société égyptienne par le biais de cette famille, dont les membres représentent différentes personnalités, ambitions, mais aussi opinions, notamment sur le plan politique. Le personnage principal de la trilogie est le patriarche, Ahmad 'Abd al-Gawwad, un commerçant affable, très respectueux des traditions (à en devenir tyrannique à la maison), mais adepte des plaisirs de ce monde (l'amitié, l'alcool, les femmes, les prostituées) à l'extérieur. Son mariage avec Haniyya, puis son union avec Amina, lui assureront une descendance nombreuse sur deux générations⁶. Mais ce qui apparaît en filigrane à travers toute la trilogie, c'est finalement la présence britannique. En effet, la Grande-Bretagne occupe le pays depuis 1879 et en fait un protectorat en 1914. Puis, l'Égypte devient une monarchie en 1922 avec l'accession au trône du roi Fouad I^{er}, et donc l'instauration d'un État théoriquement indépendant. Cependant, les Britanniques gardent de nombreuses prérogatives et restent présents dans le pays. La Seconde Guerre mondiale et la menace italienne – la Libye voisine est sous le pouvoir de Rome – puis allemande offriront un prétexte pour faire durer plus longtemps encore la présence des troupes britanniques, par l'intermédiaire du traité de Londres de 1936 notamment. Il faudra attendre 1953 pour que l'Égypte devienne une république libérée de la présence britannique et réellement indépendante, Gamal Abdel-Nasser ayant renversé le roi Farouk⁷.

L'action du *Jardin du passé*, qui nous intéresse en particulier, se déroule entre 1935 et 1944, soit pendant la période annonçant les prémices de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à l'essoufflement du conflit. Dans ce roman, Ahmad 'Abd al-Gawwad est devenu un vieillard, et ce sont surtout ses fils, Yassin et Kamal, et ses petits-fils, 'Abd al-Mun'im et Ahmad, qui occupent le devant de la scène, chacun cherchant à assurer son destin au mieux, sur le plan professionnel et matériel notamment, et à affirmer sa personnalité et ses

⁶ À propos de cette trilogie et de sa place dans la littérature arabe en général, voir notamment : JIHAD HASSAN (Kadhim), *Le Roman arabe (1834-2004)*. Paris : Actes sud, 2006, 397 p. ; p. 64.

⁷ Pour une Histoire détaillée de l'Égypte moderne, voir VATIKIOTIS (Panayotis), *The History of Modern Egypt. From Muhammad Ali to Mubarak*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1991, XVI-572 p.

idées politiques. Kamal, devenu enseignant, est attaché au Wafd, le grand parti antimonarchiste et antibritannique créé par Sa'ad Zaghouel en 1924. Ahmad, qui s'oriente petit à petit vers le journalisme, est clairement séduit par le socialisme, tandis que 'Abd al-Mun'im, lui, se rapproche de plus en plus des Frères musulmans, l'organisation islamiste fondée en 1928 par l'Égyptien Hassan al-Banna.

Atbara, le roman du Soudanais 'Adil Sa'ad Yusuf, est un récit plus court que celui de Naguib Mahfouz. Il ne se déroule pas dans la capitale, mais dans une ville secondaire située au nord-est du pays, Atbara. Ses personnages ne sont pas membres d'une même famille et appartiennent au milieu ouvrier plutôt qu'à la bourgeoisie. Néanmoins, le roman se déroule durant la même période, soit à la veille de la Seconde Guerre mondiale puis durant celle-ci.

Il peut paraître curieux d'étudier deux romans parus à pratiquement cinquante années d'intervalle. En réalité, ce choix a été dicté par le fait qu'il n'y a pas eu de roman soudanais traitant en détail de cette période avant la publication d'*Atbara*, ce qui justifie cet écart. Mais par ailleurs, l'intérêt de comparer un roman égyptien et un roman soudanais à propos de cette période se justifie pleinement : il s'agit de deux pays voisins, qui ont une longue histoire commune et qui sont tous deux occupés par la Grande-Bretagne au moment des faits. Néanmoins, le Soudan et l'Égypte entretiennent également une relation ambiguë dans leur rapport au colonialisme, puisque le Soudan fut progressivement intégré au territoire égyptien dès les années 1820-1821, avec la conquête militaire lancée par Muhammad 'Ali, considéré comme le fondateur de l'Égypte moderne, qui cherchait à neutraliser ses opposants réfugiés au Soudan, mais aussi à étendre le commerce d'esclaves⁸. Après l'intermède de la révolte mahdiste de 1881 à 1898, le Soudan devint ensuite un « condominium anglo-égyptien », de 1899 à 1955. Si, dans les faits, le pays était désormais contrôlé par Londres, l'autorité nominale du khédivé sur le pays était toujours de mise⁹. Les hommes politiques du Caire ont donc toujours clamé leurs droits historiques sur le pays, considéré comme le *continuum* géographique de l'Égypte vers le sud, et ce, jusqu'à son indépendance. Les raisons économiques et stratégiques de s'intéresser au Soudan sont évidentes : le pays permettait le contrôle d'un territoire immense et surtout des eaux du Nil, ainsi que d'importantes ressources agricoles et naturelles. De

⁸ HOLT (Peter M.) & DALY (M. W.), *A History of the Sudan. From the Coming of Islam to the Present Day*. London & New York : Longman, 1961, 262 p. ; p. 47.

⁹ HOLT (P. M.) & DALY (M. W.), *A History of the Sudan, op. cit.*, p. 117.

leur côté, les Soudanais ressentent et ressentent encore en majorité cette longue période comme une occupation de leur territoire, bien que le pays compte aussi des défenseurs d'une union avec l'Égypte.

Deux pays, un destin ?

Les deux romans présentent de nombreux points communs. Premièrement, la manière d'annoncer la guerre est assez similaire dans les deux œuvres : dans *Le Jardin du passé*, le conflit mondial n'apparaît d'abord qu'en filigrane. On y fait certes régulièrement allusion dans les premiers chapitres, mais la préoccupation essentielle de la population égyptienne, le centre des discussions des différents personnages, est plutôt le départ des Britanniques.

Dans *Atbara*, la place *a priori* secondaire de la guerre est très comparable : si la présence militaire étrangère est mentionnée dès les premières pages, de nombreuses autres questions sont abordées, comme la lutte pour l'indépendance du Soudan, le développement d'une conscientisation sociale parmi les ouvriers – Atbara a effectivement joué un rôle important dans le développement du syndicalisme et du mouvement communiste soudanais¹⁰ – ou encore les traces laissées par la pratique de l'esclavage dans la société soudanaise.

Pourtant, dans les deux récits, le conflit prend progressivement une place de plus en plus grande, bien que de manière lente, au fur et à mesure que le front se rapproche, inexorablement, et que l'existence de la guerre ne peut plus être niée. Chez Mahfouz, la guerre est d'abord perçue comme un événement lointain, parce qu'elle concerne les intérêts occidentaux plutôt que l'Égypte, mais aussi parce qu'elle semble éloignée géographiquement et qu'elle ne constitue donc pas un danger immédiat pour les Égyptiens. Cela apparaît clairement lorsqu'Amina apprend à son mari Ahmad 'Abd al-Gawwad qu'Hitler a déclenché la guerre. Face à l'inquiétude de son mari, elle lui dit : « C'est loin de chez nous, maître, si Dieu le veut » (*JP*, p. 194). Le sujet est abordé au travers des discussions, essentiellement entre hommes. La première concerne les prémices de la guerre, lorsque Ahmad 'Abd al-Gawwad discute avec son ami 'Iffat (*JP*, p. 54).

La guerre en cours est également un objet de sarcasmes, les personnages s'amusant à comparer à celle-ci certains aspects de leur vie

¹⁰ Voir à ce propos : SIKAINGA (Ahmad A.), *City of Steel and Fire. A Social History of Atbara, Sudan's Railway Town. 1906-1984*. Westport : Greenwood, 2002, 220 p.

quotidienne, en particulier leurs relations avec les femmes. Ainsi, pour Kamal « le mariage est la dernière capitulation dans cette guerre perdue » (*JP*, p. 211) tandis que son demi-frère Yasin se plaint de la « loi martiale » qui régit sa maison (*JP*, p. 310), allusion à la jalousie de sa femme qui guette les moindres sorties de son mari volage. On peut juger qu'il s'agit d'une forme de comportement apotropaïque, d'une manière de se jouer du conflit pour le relativiser, mais en même temps cela souligne son omniprésence dans la vie quotidienne.

Puis, le conflit devient progressivement un élément de plus en plus concret. Alors qu'il n'était qu'un événement lointain qui occupait les discussions, il devient perceptible pour les Cairotes eux-mêmes. Les premiers signes sont en apparence anodins : les réverbères de la capitale dont les vitres sont peintes en bleu pour limiter les repères de l'aviation ennemie (*JP*, p. 206), la présence renforcée de soldats britanniques (qui n'est cependant pas nouvelle pour les Égyptiens), les sirènes qui retentissent pour prévenir des bombardements, lesquels semblent toutefois hypothétiques :

– J'ai peut-être eu tort de venir faire accoucher ma femme au Caire ! déclara Isma'il Latif. Toutes les nuits la sirène d'alarme !
 À Tanta au moins nous ignorions tout des terreurs de la guerre !
 – Ce sont des attaques symboliques ! répondit Kamal. S'ils nous voulaient vraiment du mal, aucune force ne pourrait les arrêter !
 (*JP*, p. 210)

Puis viennent d'autres facteurs ayant un impact sur la vie quotidienne, comme les restrictions et les pénuries, illustrées par l'exemple particulier du whisky qui vient à manquer, comme l'explique Kamal à la maquerelle qu'il a l'habitude de fréquenter :

Oui, mais on ne trouve plus de whisky, ma tante ! Comme tous les alcools non frelatés. On dit même que la dernière attaque allemande sur l'Écosse a touché un entrepôt d'alcool international et que les fleuves se sont mis à charrier du whisky d'origine !
 (*JP*, p. 234)

Mais bientôt, les bombardements n'ont plus rien de symbolique, et l'auteur décrit en détail, sur plusieurs pages, la peur et les dégâts matériels qu'ils causent (*JP*, p. 239-245) :

Il courut ventre à terre jusqu'à l'allée Qirmiz, recherchant sous sa voûte légendaire un abri. Les canons tonnaient féroce-ment. Les obus percutaient leur cible avec fracas. La terre chancelait. En quelques secondes traversées d'effroi, il atteignit la voûte envahie d'une foule nombreuse qui en épaississait l'ombre, au

milieu de laquelle il se glissa haletant. La terreur régnait sur l'endroit dont l'air s'enflait des grondements de panique qui montaient de l'obscurité. Aux sorties de la voûte luisaient par instants les reflets d'étincelles jaillissant dans le ciel (*JP*, p. 239).

Désormais, la guerre n'est plus seulement une série de combats se déroulant en Europe ou dans les pays voisins, c'est une menace directe pour les Caiotes. D'ailleurs, le vieil Ahmad 'Abd al-Gawwad, le patriarche et personnage central de la trilogie, mourra peu de temps après d'une attaque cardiaque, vraisemblablement liée à cette nuit d'effroi, ce qui vient renforcer la portée du bombardement.

Dans *Atbara*, l'intrusion de la guerre est tout aussi lente et progressive. En effet, s'il faut attendre le sixième et dernier chapitre pour que la guerre devienne un élément essentiel du récit, les allusions au conflit surviennent très tôt et de manière récurrente. Sa première mention donne également, comme dans *Le Jardin du passé*, l'impression d'un conflit lointain, sans relation apparente avec la situation locale, un conflit entre puissances étrangères, en l'occurrence entre la Grande-Bretagne et l'Italie. Ainsi, le narrateur décrit les films de la propagande militaire britannique projetés dans la salle du cinéma local :

Le cinéma *L'étoile rouge* projetait le soir des reportages glorifiant les Anglais, montrant des bras blancs s'agiter dans l'air tandis qu'un soldat anglais revient de la guerre avec une précieuse victoire. Je les ai bien regardés, j'ai été confronté aux images de ces bungalows derrière leur clôture, ces maisons qui reflètent la vitalité de la campagne anglaise et l'architecture de Liskeard, dans les Cornouailles. Mais qu'est-ce que nos souffrances et notre chute peuvent bien leur faire ? (*AVJ*, p. 21)

Sinon, les gens qui viennent s'installer à Atbara pour trouver du travail semblent tout ignorer du conflit mondial, « puisant aux sources de l'occupation des informations à propos d'une guerre se déroulant au-delà de frontières dont ils ignorent même la distance » (*AVJ*, p. 85).

Mais la guerre finit par devenir une réalité palpable, exactement comme chez Mahfouz : on voit de plus en plus de militaires et, de jour comme de nuit, d'interminables convois de trains qui acheminent troupes britanniques et ravitaillement vers le front (*AVJ*, p. 90). Les prix commencent à augmenter (*AVJ*, p. 95), le rationnement de certaines denrées, tels le thé, le sucre et l'huile, est mis en place ; c'est le début de l'exode (*AVJ*, p. 164). La guerre devient

enfin un phénomène très concret lorsqu'Atbara est bombardée par l'aviation italienne, l'épisode rappelant l'attaque de l'aviation allemande sur le Caire dans *Le Jardin du passé* :

Le premier jour, les explosions se faisaient entendre sans interruption. Le bruit des bombes couvrait les cris des enfants terrifiés, détruisant ce qui restait encore debout. Abd al-Mahmud et ses hommes patrouillaient en ville la nuit et examinaient les lignes de défense. Ils expliquaient aux familles et aux commerçants la nécessité d'éteindre les lumières et de ne pas allumer de feux à l'extérieur, chacun devait montrer la carte d'identité émise en anglais et en arabe par l'ARP (*AVJ*, p. 156).

L'expression, par les personnages, de différents avis à propos de la guerre et de ses acteurs constitue un autre point commun entre les deux livres. Dans *Le Jardin du passé*, certains pensent d'abord que cette guerre n'est tout simplement pas la leur. Surtout, ils considèrent qu'une défaite anglaise constituerait à la fois la libération de leur pays et l'humiliation du colonisateur, ce qui les pousse à ressentir une certaine sympathie pour les Allemands. Ahmad le progressiste relève ce fait à plusieurs reprises, soulignant que les Égyptiens aiment les Allemands par haine des Anglais (*JP*, p. 290). Lui-même, malgré son opposition au fascisme, ne peut s'empêcher de sourire en imaginant les Londoniens forcés un jour de parler allemand (*JP*, p. 204). C'est aussi clairement l'avis exprimé par Ismail, un proche de Kamal, qui s'exclame après avoir croisé un groupe de soldats britanniques : « L'essentiel pour nous, c'est de voir les Anglais réduits à la situation qu'ils ont imposée aux nations faibles » (*JP*, p. 212).

Néanmoins, nombreux sont aussi ceux qui font la différence entre les deux camps, entre fascisme et démocratie, malgré leur opposition à la présence britannique. Ainsi, Kamal, qui avait déjà confié auparavant à un ami copte qu'il « méprise le fascisme, le nazisme et tous les régimes dictatoriaux », tout en affichant une certaine sympathie pour le communisme (*JP*, p. 172), réplique à Ismail que les Allemands ne valent pas mieux que les Anglais. De même, 'Adli Karim, rédacteur d'une revue progressiste et futur patron d'Ahmad, le jeune journaliste socialiste, rejette catégoriquement le fascisme et le militarisme allemand et italien (*JP*, p. 105), tandis qu'Ahmad lui-même est persuadé que « le monde courrait cent fois plus de danger avec une victoire allemande qu'avec une victoire des démocraties » (*JP*, p. 200).

Enfin, les islamistes rejettent les deux camps, celui des Alliés comme celui des forces de l'Axe, l'unique modèle politique envisageable selon eux étant une société islamique : « Anglais, Français,

Allemands, Italiens s'appuient pour l'essentiel sur la civilisation matérielle, vous, sur une foi sincère ! », dit le cheikh de 'Abd al-Mun'im (*JP*, p. 96).

Bien que de manière moins détaillée, on observe aussi dans *Atbara* l'éclosion de points de vue divers par rapport à la guerre et à l'occupant. Ainsi, si la plupart des personnages espèrent le départ des Britanniques et l'accession à l'indépendance, l'un d'entre eux « défend avec ferveur les Anglais », énumérant les bienfaits de la modernisation apportés par le colonialisme (*AVJ*, p. 117). D'autres, nous le verrons, vont même s'engager en tant que volontaires pour défendre leur ville. Néanmoins, au bout du compte, cette guerre a tout l'air d'un conflit étranger, dont aucune des parties ne se soucie vraiment de la population locale, comme le montre ce dialogue entre deux recrues soudanaises :

- Mais pourquoi détruisent-ils tout ?
- Qui, les Anglais ou les Italiens ?
- Ce sont tous des bâtards, de toute manière (*AVJ*, p. 163).

Un dernier point commun est l'incarnation, par l'armée, de l'impérialisme de la Grande-Bretagne, présentée par Mahfouz en tant que puissance coloniale plutôt que comme puissance militaire censée défendre un lointain idéal démocratique. L'idée que cet impérialisme dépasse les frontières du pays occupé est symbolisée dans *Le Jardin du passé* par la présence de recrues indiennes dans les rues du Caire, tandis que, dans le roman soudanais, l'auteur rappelle ironiquement que le jeu du polo « a été volé aux Bengalis par un officier anglais » (*AVJ*, p. 22).

En réalité, les références aux recrues issues des colonies – Indiens surtout dans le cas de la Grande-Bretagne, « Sénégalais »¹¹, Nord-Africains et Vietnamiens dans le cas de la France – sont récurrentes dans la fiction arabe traitant de la Seconde Guerre mondiale et ce, quel que soit le pays d'origine de l'auteur. Irakiens, Libanais, Syriens, Égyptiens, Marocains, tous utilisent ces personnages, parce qu'ils ont frappé l'imagination de la population locale de l'époque par leur exotisme apparent, mais aussi parce qu'ils étaient le symbole même de l'impérialisme occidental, l'Europe forçant ses sujets

¹¹ Il s'agissait en réalité de recrues d'Afrique Occidentale Française en général, mais les auteurs arabes utilisent systématiquement le terme « Sénégalais », sans référence à d'autres ethnonymes de la région.

à participer à une guerre qui n'était pas forcément la leur, à des milliers de kilomètres de leurs foyers ¹².

L'Égypte vue de Khartoum

Toutefois, le traitement de la guerre dans *Atbara* présente également quelque originalité par rapport à celui que lui réserve le roman de Mahfouz. Tout d'abord, alors que l'Égypte n'est qu'une victime de l'occupation britannique, et donc du colonialisme dans *Le Jardin du passé*, elle devient aussi une véritable puissance coloniale dans *Atbara*, modifiant *de facto* le rapport colon / colonisé, occupant / occupé, qui ne se réduit plus au binôme nation européenne / continent africain.

La présence égyptienne se manifeste dès les premières pages du roman de 'Adil Sa'ad Yusuf, notamment par le biais de la caserne du bataillon égyptien, qui se soulève d'ailleurs contre les Britanniques, ou encore à travers le portrait du roi Fouad accroché avec soin dans le café du quartier (*AVJ*, p. 26). Mais au-delà des symboles, le discours politique égyptien est également présent, aussi hégémonique que celui de la Grande-Bretagne. Ainsi, le narrateur, en évoquant les « grandes aspirations » de l'Égypte à propos du Soudan, se souvient du discours de l'homme politique égyptien 'Abd al-'Aziz 'Izzat Pasha à Manchester dans les années 1930 : « L'Égypte est persuadée qu'elle pourra faire valoir ses droits sacrés et aplanir tous les différends concernant sa souveraineté effective et absolue sur le Soudan... » (*AVJ*, p. 26). L'Égypte est donc à la fois victime de l'impérialisme occidental et potentiellement colonisatrice du pays voisin, colonisatrice et colonisée ¹³.

Une autre différence est la nature des discussions idéologiques : alors que, comme on l'a vu plus haut, les grands mouvements européens tels que le nazisme, le fascisme, la démocratie libérale ou le socialisme font l'objet de longs débats dans *Le Jardin du passé*, ces questions sont pratiquement absentes des discussions des protagonistes du roman soudanais. Cette différence est largement liée, nous semble-t-il, au profil social des personnages des deux romans, ainsi qu'au lieu de l'action : les personnages de Mahfouz sont des citadins bourgeois, des intellectuels qui ont étudié la littérature et la philosophie, et qui écrivent des articles dans des revues engagées. Chez

¹² LUFFIN (Xavier), « Senegalese, Gurkha, Sikh... The French and British Colonial Troops in the Eyes of the Arab Writers », *Arabica*, n°60, 2013, p. 762-777.

¹³ À ce sujet, voir par exemple TROUTT POWELL (Eva), *A different Shade of Colonialism : Egypt, Great Britain and the Mastery of the Sudan*. Oakland : University of California Press, 2003, 271 p.

‘Adil Sa’d Yusif, les personnages sont plutôt des gens du peuple, essentiellement des ouvriers, qui vivent dans une petite ville décrite comme excentrée, éloignée de tout.

La présence physique de l’ennemi n’est pas non plus traitée de la même manière : dans le roman de Mahfouz, les soldats allemands sont invisibles, seule leur aviation menace la ville – et de nuit, ce qui la rend moins évidente –, le front se situant plus à l’ouest. Dans le roman de ‘Adil Sa’d Yusif, des prisonniers italiens sont emmenés à Atbara, et la population locale peut donc les voir de ses propres yeux :

Ce soir-là, le train qui entra en gare d’Atbara apportait des prisonniers de guerre italiens, portant leur couvre-chef spécifique décoré de l’étoile d’Afrique de l’Est, après leur défaite à la bataille de Keren. Ils étaient environ cinq cents, on les installa dans une grande cour entourée de fils barbelés au sud du fleuve Atbara. Ces prisonniers constituèrent un nouveau fardeau pour les ressources de la ville, consommant une partie importante de ses réserves stratégiques. Ils passaient leurs soirées à chanter des chansons pleines de nostalgie pour leurs familles et leurs bien-aimées avec qui ils avaient dansé la tarentelle dans les nuits pluvieuses de Naples (*AVJ*, p. 166).

L’auteur dévoile ainsi l’autre visage de l’ennemi, celui d’hommes comme les autres, loin de leurs proches, qui n’ont pas non plus forcément choisi de participer au conflit. Il décrit ensuite comment ces prisonniers deviennent une source de commérages pour la population locale, mais aussi comment leur présence permet à certains commerçants locaux de s’enrichir en pratiquant le marché noir.

Enfin, notons que, dans *Le Jardin du passé*, les Égyptiens ne participent pas au conflit, ils ne sont engagés ni dans un camp ni dans un autre. Dans *Atbara*, en revanche, les Soudanais s’engagent comme volontaires pour défendre leur ville, et ils en tirent même une certaine fierté, persuadés que la récompense de leur participation au conflit les mènera vers l’indépendance. La réalité est cependant amère : l’un des soldats, Rabi’ ‘Ibada, parle avec enthousiasme des batailles auxquelles les Soudanais ont participé, mais il meurt « sans savoir que la Grande-Bretagne lui a menti... » (*AVJ*, p. 169). Le Soudan n’obtiendra en effet son indépendance qu’en 1956, soit une dizaine d’années après la fin de la guerre.

En conclusion, les visions de la Seconde Guerre mondiale par les deux auteurs présentent bien des points communs, en particulier dans le processus de distanciation opéré envers un conflit étranger qui s'impose progressivement et par la force. Cette communauté de perception est sans doute partiellement liée à la proximité géographique et historique de l'Égypte et du Soudan, mais elle découle surtout de leur statut commun de colonisés : pourquoi se soucier d'une guerre qui n'est *a priori* pas la sienne, tant qu'elle ne changera rien au destin national ? En ce sens, on peut imaginer retrouver une représentation similaire du conflit mondial dans la littérature africaine francophone ou anglophone, notamment.

Il y a toutefois aussi quelques différences significatives entre les deux romans, la plus importante étant certainement la nuance des points de vue concernant les notions d'impérialisme et de colonialisme, qui sont strictement le fait de l'Occident chez Mahfouz, alors que chez 'Adil Sa'd Yusif, le discours politique égyptien est largement comparable à celui des Britanniques. Cette divergence apparaît aussi chez d'autres auteurs soudanais, parfois sous une forme encore plus radicale. Ainsi, dans l'un des romans de Muhsin Khalid, un Soudanais originaire du sud du pays explique qu'il ne voit pas de grande différence entre le colonialisme des Européens et celui des Arabes musulmans, qu'ils soient égyptiens ou même du nord du Soudan lui-même, eux qui recrutaient des Africains pour se battre dans leurs armées¹⁴.

Cette vision de l'Égypte comme puissance coloniale a peut-être été renforcée ou confortée au fil du temps par le ton condescendant et les visées hégémoniques (revendications territoriales, question du partage des eaux du Nil) d'une partie des hommes politiques et des journalistes égyptiens. Néanmoins, l'expression est ancienne au Soudan : au début du XX^e siècle, l'intellectuel soudanais Babikr Bedri comparait déjà les Égyptiens aux Britanniques en matière d'impérialisme¹⁵.

Enfin, notons que si la référence à l'Égypte en tant qu'État colonial ne trouve pas vraiment d'équivalent en dehors de la littérature soudanaise, en raison de la singularité des rapports historiques entre les deux États, une analyse de la perception de la Première Guerre mondiale – qui marque la fin de l'Empire ottoman et l'avancée coloniale européenne au Proche-Orient – dans la littérature irakienne ou syrienne offrirait peut-être quelques points de comparaison. En

¹⁴ KHALID (Muhsin), *Ihdathiyât al-insân*. Beyrouth : al-mu'assasa al-'arabiyya li-l-dirasat wa-l-nashr, 2006, 180 p. ; p. 37.

¹⁵ TROUTT POWELL (E.), *A different Shade of Colonialism*, *op. cit.*, p. 204.

effet, les Ottomans, qui représentaient depuis des siècles une autorité légitime aux yeux de la plupart des musulmans sunnites puisqu'ils assumaient le califat – c'est-à-dire la succession politico-religieuse du prophète – devinrent au début du XX^e siècle des occupants étrangers aux yeux des nationalistes arabes. Cela se traduisit par un sentiment ambigu à leur égard lors de la Première Guerre mondiale, notamment lorsqu'ils perdirent du terrain au bénéfice des Britanniques, avec notamment la prise de Bagdad en 1915. À titre d'exemple, l'Irakien Khayri al-Hindawi écrivit dans les années 1920 un poème intitulé *Zaynab et Khalid*, dans lequel il conte une histoire d'amour entre deux jeunes Irakiens durant la décennie précédente, avec en toile de fond la disparition de « l'oppresseur ottoman », qui cède immédiatement la place à un nouvel oppresseur, britannique cette fois ¹⁶...

■ Xavier LUFFIN ¹⁷

¹⁶ RIZK KHOURY (Dina), « Ambiguities of the Modern : The Great War in the Memoirs and Poetry of the Iraqis », dans LIEBAU (Heike) *et alii*, *The World in World Wars*. Leiden & Boston : Brill, 2010, 613 p. ; p. 319.

¹⁷ Université Libre de Bruxelles.